

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **85 (1958)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-230823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PATOIS ET ANCIEN FRANÇAIS (suite)

par Albert CHESSEX

En ancien français, coverte était beaucoup plus employé que « couverture », qui a fini par l'évincer. Disant coverta, parfois queverta, nos patois perpétuent l'usage ancien, qui survit également dans le mot coverte du français régional.

Au moyen âge, la lampe à huile portait un nom riche en variantes : *crasset*, *craisset*, *crèseu*, *croisel*, etc. Disparu du français, ce terme s'est maintenu dans les patois sous des formes non moins nombreuses. Le *Glossaire* du doyen Bridel n'en mentionne pas moins de six, dont les plus fréquentes sont *craisu* et *croset*.

En vieux français, le latin *crypta* avait donné *crote*, que le français moderne a remplacé par « grotte », venu de l'italien. Quant au dérivé *croton*, outre le sens de « petite grotte », il avait sur tout celui de cachot, prison obscure et souterraine.

Si las de leur fuite,

Q'au repos des crotons la peine les invite...

a écrit Agrippa d'Aubigné. Ces deux mots ne sont plus français, mais les patois les ont conservés, le second tel quel, le premier sous la forme *crota*.

En français vaudois, les coquilles d'œufs, de noix, etc., sont des *croises*. Dans les patois, les formes varient : *crâisa*, *crouèse*, etc., en Savoie, on trouve *cruise*, qui est le terme même de l'ancien français, intégralement conservé.

En vieux français, les noms des jours, dimanche mis à part, étaient composés au rebours de ceux du français moderne, ou plutôt les deux formes coexistaient. Donc, à côté des noms analogues à ceux du français d'aujourd'hui, on avait *dilun* ou *delun*, *dimars* ou *demars*, *dimercre* ou *demerque*, *dioes* ou *diues*, *divenres* ou *devenres*, *dissande*. Dès le XVe siècle, le français a aban-

donné ces formes, tandis que nos patois ne connaissaient que *delon*, *demar*, ou *demâ*, *demicro* ou *demècro*, *dedjau* ou *dedzau*, *deveindro*, *deçando*.

En patois, un précipice, une pente abrupte, très escarpée, est une *dérupa* ; en ancien français, c'était une *desrube* ou *desrupe*, mot que le français moderne ne connaît plus.

Parlant de deux bons charpentiers, Jules Cordey écrit dans *Por la veillâ* : « *Po manèyi la dètrau, ein avâi min à leu* ». *Dètrau*, hache. L'ancien français disait *destral*, et ce mot était masculin. Quant à la différence des terminaisons, elle ne doit pas surprendre : *al* en français correspond régulièrement à *au* en franco-provençal.

On lit dans la *Chanson de Roland* :

Receü ai hui (aujourd'hui) damage si grant...

Plus tard, *damage* est devenu « dommage », mais en patois, on dit toujours *damadzo*, restant ainsi tout près du vieux français.

Le mot « drèche », résidu de l'orge qui a servi à faire la bière ou de la distillation des grains, est une altération du vieux français *drache*. L'ancienne forme survit chez nous dans le patois *drâtsè* et le français régional *drâche*, mais le sens n'est plus tout à fait le même : il s'agit bien encore d'un résidu, mais c'est celui de la fonte du beurre.

Autrefois, lors d'une noce, d'un baptême ou d'un enterrement, on faisait une *donne* (prononcer *don-ne*), patois *don-na*, c'est-à-dire une distribution de monnaie ou de vivres. Ce mot existait aussi en ancien français.